

**In memoriam**  
**Willy BAL**  
**(1916-2013)**

Willy Bal, le doyen de la Commission, est décédé le 18 aout dernier, quelques jours après avoir fêté son nonante-septième anniversaire. Il avait été désigné membre correspondant en 1942. Comme il était prisonnier en Allemagne, cette désignation s'est faite en son absence ; sans doute faut-il y voir un témoignage de soutien de la part des membres de la Commission. Il a été nommé membre titulaire en 1947 en remplacement de Jean Haust.



Il présida la Section wallonne de 1967 à 1969 et son mandat fut prolongé pour la période de 1969 à 1971. Il est devenu vice-président de la Commission de 1971 à 1973, puis président général de 1973 à 1975. Les membres de la Section wallonne l'ont appelé à la présidence une nouvelle fois pour les années 1989-1991.

Il a demandé d'accéder à l'honorariat en 1997.

Il est né le 11 août 1916 à Jamioulx, village agricole de l'arrondissement de Thuin, à sept kilomètres au sud de Charleroi, dans un modeste foyer : son père, employé de banque, avait été bourgmestre de 1927 à 1932 ; sa mère exploitait une petite ferme. Le jeune enfant a grandi dans le monde de la campagne, qui l'a marqué très profondément et il a toujours revendiqué d'être un vrai paysan. Après sa mise à la retraite, ne confiait-il pas encore que c'était sans doute par accident qu'il était devenu romaniste et linguiste et que son rêve secret était de devenir agronome, forestier ou vétérinaire ?

Tout jeune adolescent, il doit affronter une première grosse épreuve : sa mère décède alors qu'il n'a que quatorze ans.

Après avoir fait ses études primaires dans l'école de son village natal, il termine brillamment ses humanités gréco-latines à seize ans au collège du Sacré-Cœur à Charleroi. Il y a rencontré le Père René Debauche qui lui a fait découvrir la poésie et notamment Marcel Launay, plus tard Henri Simon, Ramuz, Pourrat, Giono. C'est à cette époque qu'il compose son premier recueil *Oupias d'avri* [Rameaux d'avril], 1932-1933. Ses poèmes, présentés à un concours organisé pour les « moins de vingt ans » ont été classés premiers et publiés en 1933.

En 1932, il se lie par correspondance avec un critique qui publie une chronique littéraire dans la revue *Le blé qui lève* de la Jeunesse estudiantine catholique. Le responsable de cette chronique, qui signe « Gallus » n'est autre que Maurice Piron. Une longue amitié s'ensuit, qui ne fera que conforter la vocation littéraire du jeune étudiant. M. Piron le présente à J. Haust, qui le charge de remplir le grand questionnaire pour le futur atlas wallon. À dix-sept ans, il devient le plus jeune enquêteur

de l'atlas. Ses témoins sont Paulin Brogneaux, dont il publiera plus tard des œuvres dialectales, son père Jules Bal et sa tante ; ces témoignages sont fort précieux, car ce sont des échantillons de la langue du XIX<sup>e</sup> siècle. Afin de mieux explorer les ressources de son wallon, mais aussi parce qu'il a été frappé par la qualité de cette œuvre, il entreprend la traduction du roman *Aline* de Charles-Ferdinand Ramuz ; cette traduction sera publiée en 1998 seulement.

En 1933, il entame la philologie romane à l'Université catholique de Louvain où il a comme maître Alphonse Bayot, hennuyer comme lui – il est originaire de Chapelle-lez-Herlaimont –, qui l'encourage à entamer l'étude du parler de son village. Lorsqu'il s'agira de choisir un sujet de mémoire de licence, ce sera tout naturellement une étude sur le parler de Jamioulx qui s'imposera.

Il poursuit sa carrière littéraire : il écrit des contes et il réfléchit au rôle de la littérature et du régionalisme. Il expose ses idées à Louvain au Cercle de la culture wallonne, dont il est un des animateurs, ou dans des éditoriaux de *L'Ergot*, journal de la Fédération wallonne des étudiants, ou encore dans les rubriques de littérature dialectale de la revue *La Terre Wallonne* d'Élie Baussart, envers qui il reconnaît volontiers sa dette, puis, un peu plus tard et jusqu'à la guerre, dans les chroniques de wallon à l'I.N.R. Pour lui, trop d'auteurs dialectaux se sont complu dans une littérature gentille ou sentimentale, avec de fades évocations du temps passé, dans une littérature de circonstance qui a ignoré les problèmes et les préoccupations du peuple wallon, bref dans un régionalisme sans horizon et sans ambition. Fait nouveau : c'est en wallon que sont publiées ces réflexions dans une plaquette intitulée *El région dins l' monde* (1936). Sans aucun doute, cette jeune voix est parmi celles qui, à cette époque, ont engagé la nouvelle poésie wallonne dans un approfondissement qui la situe « à un niveau esthétique et humain qu'elle n'avait pas encore atteint » (M. PIRON, *Poètes wallons d'aujourd'hui*, Paris : Gallimard, 1961, p. 8).

En 1937, W. Bal est promu licencié en philosophie et lettres ; son mémoire porte sur la morphologie du parler de Jamioulx.

Il se remet aussitôt au travail et réussit le tour de force de rédiger sa thèse de doctorat en un an, tout en travaillant comme bucheron. Cette thèse obtient la plus grande distinction et les félicitations du jury en juillet 1938 et elle est couronnée l'année suivante par l'Académie royale de langue et de littérature françaises ; une partie sera publiée en 1949 dans la collection des « Mémoires » de la Commission, sous le titre *Lexique du parler de Jamioulx*. Dans le même temps, il approfondit ses recherches sur son parler, étudiant en parallèle « les mots et les choses », dans la ligne de travaux comme *Le parler de La Gleize* de Louis Remacle. De cette époque datent quelques études dialectologiques sur la colombophilie, la boulangerie, le jeu de balle, etc.

Une belle carrière semble lui être promise. Mais le destin est cruel : la guerre et tous les événements qui l'ont précédée et qui l'ont suivie vont lui faire perdre les huit plus belles années de sa jeunesse. Il est appelé sous les armes en 1938, puis le service militaire est prolongé par la mobilisation. Survient la guerre et il fait la découverte de l'horreur qui le marque profondément et à tout jamais. Cette expérience terrible lui a arraché de longs cris de révolte dans un texte publié en 1947, *Au soya dès leus* [Au soleil des loups] :

*dj'é vu dès-omes (èt mi ètou dj'î dins l' moncha),  
dès-omes qui scafotint l' tête,  
qui gravint dins tête, qui agnint dins tête,  
quand, dins l' cièl, i n' passeut pus qu' dès murvéyes  
dè bourdons d'aci qui chîlint au ré d' nos tièsses,  
èt lès-omes què nos-avins stî n'astint pus  
qu' dès vièrs quand l' loucèt dou fouyeû mouche dins tête.  
la Lys ! lès-avènes froncheneut au vint dou Sud,  
lès tchans d' lin,  
èl soya d' mé... èn'don, mès camarâdes,  
què c'ît vrémint bièsse dè s' fé tuzver pa dou si bia tins !  
lès près câsimint bons à fautchî,  
mès si on intindeut come dès mârtias su l'aglèmia,  
c'ît lès mitrayeûses...  
lès mitrayeûses qui cruwôdint pa-t't-avau no djonnèsse  
qui cruwôdint...*

*POU STIÈRNI !*

[j'ai vu des hommes (et moi aussi, j'étais du nombre), / des hommes qui grattaient la terre, / qui fouillaient dans la terre, qui mordaient dans la terre, / quand, dans le ciel, il ne passait plus que des nuées / de bourdons en acier qui hurlaient au ras de nos têtes, / et les hommes que nous avions été n'étaient plus / que des vers quand le louchet du bêcheur pénétre dans le sol. // la Lys ! les avoines ondulaient sous le vent du sud, / les champs de lin, / le soleil de mai... n'est-ce pas, mes camarades, / que c'était vraiment bête de se faire tuer par un si beau temps ! / les prés presque bons à faucher, / mais si on entendait comme des coups de marteau sur l'enclume, / c'étaient les mitrailleuses... / les mitrailleuses qui fauchaient au travers de notre jeunesse / qui fauchaient... // pour faire la litière du bétail ! (W. BAL, *Œuvres poétiques wallonnes*, 1932-1990, p. 59).]

Fait prisonnier, il est emmené pour cinq longues années, loin de sa famille et de ceux qui lui sont chers. Sur cette période de sa vie, il a écrit, bien plus tard, un témoignage particulièrement émouvant, à l'occasion de l'hommage rendu par la Wallonie et le gouvernement wallon aux prisonniers de guerre, en 1995 :

« Un témoignage de mon expérience personnelle de PG [prisonnier de guerre] de 5 ans, dans les K dos [Kommandos] de travail. Matricule 44623, du Stalag <sup>(1)</sup> XIII B. Je ne suis pas un héros de la captivité : je ne me suis pas évadé, je n'ai pas connu les rigueurs d'un camp de discipline ou de représailles, ou d'une forteresse ; je n'ai pas non plus connu les duretés extrêmes des K dos de mines et de carrières. [...] Paraphrasant Péguy, je dirai que je suis un ancien prisonnier de la plus commune espèce des prisonniers. Je suis un Stück. Ainsi nous désignaient nos gardiens quand ils tentaient de nous dénombrer. Un Stück, c'est-à-dire une unité dans un inventaire, une tête de bétail dans un cheptel, une pièce dans un assemblage. Une pièce parmi les millions du gigantesque puzzle bigarré mis en place au profit du colossal combinat militaire-économique nazi. » (« Témoignage d'un Stück », dans *La revue générale*, 131<sup>e</sup> année, 1996, n° 1, p. 41.)

<sup>(1)</sup> Un *stalag* était un camp « ordinaire » de prisonniers de guerre, dans lequel étaient détenus les soldats et les sous-officiers ; les officiers étaient détenus dans des *oflags*.

On comprend bien pourquoi le dernier livre de chevet de W. Bal fut l'ouvrage de Philippe Carrozza <sup>(2)</sup> qui rassemble des témoignages de prisonniers de guerre de la province de Luxembourg. Ces lectures lui faisaient revivre, au soir de sa vie, ces huit années de sa jeunesse qui lui avaient été volées.

En 1996, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, il publie un texte intitulé *Warum Krieg...* [Pourquoi la guerre...]. C'est une réflexion angoissante à base largement autobiographique, écrite dans une langue qu'il qualifie de *plat walon d' sôdârd dè quarante*, tout en présentant ses excuses *a lès djins qui pâleneut come i fôt èt qui n' vont nin al guère* [aux gens qui parlent comme il faut et qui ne vont pas à la guerre].

Fait prisonnier depuis quelques heures, le narrateur de ce texte a comme tâche de ramasser les morts et les blessés sur le champ de bataille près de la Lys. « *Warum Krieg ?* », c'est la question que lui a glissée dans l'oreille un soldat allemand mourant, question qui *têrôde toudi m' tièsse, dès pûs don, come dès viêrs dè bos dins 'ne viêye tchêrpinte* [qui tараude toujours ma tête depuis lors, comme des vers dans une vieille charpente]. Arrivé au bout de sa réflexion, l'auteur n'a pu apporter de réponse à la question du *Boche* – appelé désormais *camarâde* –, car *i-gn-a deûs sôtes dè quèssions qu'on n' sèt i rèsponde : dès quèssions d' èfant, dès quèssions d' morant* [deux espèces de questions auxquelles on ne peut répondre : des questions d'enfant, des questions de mourant].

Une lettre de W. Bal à Émile Lempereur <sup>(3)</sup> montre qu'après le retour au pays en mai 1945, la réadaptation à la vie en Belgique n'a pas été chose facile :

*Djè seû rêv'nu d'Al'magne sans croque, sans maladiye, tout direut bin insi... mès non, c'èst l' tièsse qui n' va nin. Émile. Oyi, c'èst la d'dins qu'i-gn-a 'ne saqvè qui broûye.*

*Djè n' pou m'in rawè dè trouver l' Bèljique si ravaléye, si toûrnéye a rin, si vièrmouleûte. Tout m' dèsgousse.*

<sup>(2)</sup> Témoignages rassemblés par Ph. CARROZZA, 1940-1945 « *Ils m'ont volé mes plus belles années* », Neufchâteau : Weyrich, 2012.

<sup>(3)</sup> Lettre datée du 29-09-1945, citée par Jean-Luc Fauconnier dans l'article intitulé « Willy BAL n'est plus », à paraître dans *Él Bourdon*, n° 658, septembre 2013, p. 10.

[Je suis revenu d'Allemagne sans blessure, sans maladie, tout irait bien comme cela... mais non, c'est la tête qui ne va pas, Émile. Oui, c'est là-dedans qu'il y a quelque chose de dérangé. / Je ne peux me remettre de trouver la Belgique si avilie, si anémiée, si vermoulue. Tout me dégoute.]

Il retrouve l'uniforme et devient, pour quelques mois, officier dans l'armée d'occupation.

Après sa libération, il reprend ses travaux scientifiques, mais il tient aussi à rester paysan et bucheron, car ces activités nourrissent ses recherches : s'il décrit bien le « dur métier de bucheron » (étude parue dans DBR 5, 1946), c'est qu'il a lui-même tenu la cognée. En 1946, il publie dans notre *Bulletin* une étude de géographie linguistique sur les appellations du jeu du bâtonnet. Il réalise d'autres travaux qui combinent l'étude dialectale et l'observation ethnographique : sur l'année traditionnelle et les phénomènes climatiques, sur la fabrication des balles à jouer et des chaînes, sur la clouterie. Ces recherches portent surtout sur le lexique, mais il aborde bientôt d'autres aspects : la francisation du dialecte, plus tard il écrira des études de phonologie, de morphologie et de syntaxe, etc. Particulièrement originales sont ses réflexions concernant son expérience de poète utilisant le dialecte et son « témoignage d'un écrivain employant le patois comme langue littéraire ». Il ne craint pas de s'intéresser à des œuvres mineures comme la bande dessinée ou les *paskîyes* anciennes qu'il a retrouvées à Jamioulx. Très tôt, il a collecté les sobriquets de sa région et il a élaboré une synthèse sur leur usage dans tout l'ouest-wallon. On citera encore sa toponymie de Jamioulx (réalisée en collaboration avec J. Germain). Il ne cesse de suivre et de commenter les cheminement de la littérature dialectale. Il réalise l'édition d'œuvres d'Arthur Balle et de Paulin Brogneaux.

Après sa mise à la retraite, il édite, en collaboration avec Jean-Luc Fauconnier, le *Dictionnaire de l'ouest-wallon*, à partir des notes et des fiches d'Arille Carlier (3 volumes, 1985, 1988, 1991). Il dirige une synthèse sur les parlers de Wallonie : *Les langues régionales romanes en Wallonie (Lîmês I, 1992)*.

S'il a pu se remettre au travail et déployer une telle activité dans le domaine scientifique, c'est qu'il a enfin trouvé le bonheur après les huit années sombres qu'il a dû traverser : en janvier 1946, il épouse Anita Lefèvre, sœur d'un ancien condisciple. Ces deux êtres se complètent à merveille : Willy, qui sort de terribles épreuves, est plutôt grave et austère ; Anita est plus enjouée et elle fait davantage confiance dans la vie ; elle acceptera avec enthousiasme tous les changements qui jalonneront la carrière de son mari.

W. Bal écrit et, d'après des confidences qu'il a faites à Jean-Pierre Dumont, ce travail d'écriture lui est toujours difficile <sup>(4)</sup>. Il recueille plusieurs prix littéraires et il est élu membre titulaire de la Société de langue et de littérature wallonnes en 1953. Il a publié quelques années auparavant deux grands textes, *Au soya dès leus* [Au soleil des loups], paru en 1947, et *Nos n' pièdrons nin !* [Nous ne perdrons pas !], paru en 1948 dans le recueil collectif *Poèmes wallons*, qui contient des poèmes de Franz Dewandelaer, Jean Guillaume, Albert Maquet et Louis Remacle, et dont la publication fera date dans le développement des lettres wallonnes.

En 1946, il est nommé professeur de français et de morale à l'École Prince Baudouin à Marchin ; il doit aussi s'occuper de l'intendance de l'internat. Cette école à la pédagogie particulière inspirée du scoutisme, fondée en 1942, accueille prioritairement des orphelins de guerre et des enfants de prisonniers de guerre.

Sa femme l'aide dans l'exploitation de sa petite ferme de Marchin. Elle l'aide aussi dans ses recherches scientifiques. Elle aime interpréter ses œuvres littéraires et elle le fait avec beaucoup de sensibilité.

Il fait bon vivre dans ce foyer où la porte est toujours grande ouverte. La famille s'agrandit et a le bonheur d'accueillir quatre garçons et trois filles, une ribambelle sans doute assez remuante,

<sup>(4)</sup> Entretien du 21 mai 2001, publié sous le titre « *Li Cwèrneû mon Willy Bal* », dans *Èl Bourdon*, n<sup>os</sup> 539 (octobre), 540 (novembre) et 541 (décembre), de 2001.



ainsi que le laissent entendre certaines notations du recueil *Poques èt djârmons* [Plaies et germes] (1957).

Comme il est professeur de littérature française, W. Bal s'est choisi de nouveaux sujets d'étude en rapport avec son enseignement, en particulier Péguy, Pourrat et Ramuz.

En 1956, il est nommé professeur à l'Université Lovanium, créée en 1954 à Léopoldville (Kinshasa) à l'initiative de l'Université catholique de Louvain. On le charge d'y fonder une section de philologie romane, la première en Afrique. Cette nomination va diversifier ses centres d'intérêts. Parachuté dans un continent dont il avoue ignorer presque tout à l'époque, il ressent le besoin d'enter son savoir de romaniste dans ce monde africain aux multiples langues qui n'ont aucun rapport avec nos langues européennes. Il se met donc à l'étude du portugais et il s'initie à la linguistique africaine. C'est ainsi qu'il va ouvrir des domaines nouveaux pour la recherche : le sort du français en Afrique et le contact des langues sur ce même continent. Il traduit et commente la *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes* de l'humaniste italien Filippo Pigafetta, une mine de renseignements sur le Congo des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

Il s'est lancé dans ces divers travaux avec le même enthousiasme et le même sérieux qu'il a mis à travailler sur le wallon. De son propre aveu, son expérience des méthodes de la dialectologie wallonne trouve une matière idéale dans ce monde africain, où le linguiste peut observer les phénomènes sur le vif, alors que le romaniste doit souvent se baser sur des reconstitutions.

Ses recherches, il les a fait passer dans son enseignement et il est amené à diriger des travaux sur le portugais dans diverses régions d'Afrique, sur les influences exercées par les langues romanes sur certaines langues africaines, etc.

Ses réflexions et ses écrits sur le destin du français en Afrique noire font autorité et ils seront un stimulant pour les équipes de chercheurs qui établissent le premier *Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire* (paru en 1983) et qui l'ont choisi comme président de leur conseil scientifique, lui confiant la rédaction de l'importante introduction générale.

De son séjour dans l'enseignement secondaire, il a gardé des qualités de pédagogue hors pair. C'est aussi un professeur fort exigeant, mais toujours à la disposition de ses étudiants, sachant les écouter et les faire parler. Dans ses exposés, il aborde assez peu les problèmes très spécialisés, préférant les grandes synthèses dont ses étudiants apprécient la clarté. On recourt volontiers à lui en cas de difficulté, car on sait que c'est un homme compréhensif, équilibré et lucide, dont les avis et les conseils sont éclairés et pleins de bon sens.

Il n'y a pas que ses talents de chercheur et de pédagogue qui sont remarqués à Lovanium : ses collègues, séduits par ses dons d'organisateur, l'élisent doyen de la Faculté de philosophie et lettres, fonction qu'il assume de 1962 à 1965.

En 1965, la chaire de grammaire comparée des langues romanes étant vacante à Louvain, les autorités académiques font appel à lui et lui confient en outre l'enseignement de la linguistique générale, du portugais et de la littérature wallonne, cours qui vient d'être créé pour lui. Le cours de portugais est une nouveauté à l'U.C.L. et W. Bal l'insère dans un programme d'études portugaises. À l'époque, l'enseignement de la section flamande est encore pris en charge par les professeurs de la section française. Les autorités demandent à W. Bal d'aller faire des cours à Courtrai, pour les étudiants de la candidature qui vient d'être créée dans cette ville.

Au printemps 1968, l'Université catholique de Louvain connaît des moments dramatiques : à la suite de nombreuses manifestations et de pressions flamandes, le pouvoir politique décide le transfert de la section française en Wallonie. À ce moment aussi se font sentir les ondes de choc de mai 68. À Louvain, la voix de W. Bal devient une voix qui s'impose et que l'on respecte. Il est élu doyen de la Faculté de philosophie et lettres et, deux ans plus tard, vice-président du Conseil académique de l'Alma mater, pour seconder le recteur Édouard Massaux, en ces circonstances très difficiles où il faut affronter tous les problèmes du déménagement à Louvain-la-Neuve. Parmi ces problèmes, il y a la dénomination des rues et des bâtiments universitaires. W. Bal sera, avec son collègue André

Goosse, un des membres de la commission chargée de créer la toponymie de la nouvelle ville ; grâce à sa culture et son engagement wallons, une série de noms font chanter la Wallonie tout entière sur le plateau de Lauzelle.

Les multiples tâches et obligations qu'impliquent ces charges n'empêchent pas W. Bal d'assumer son importante charge d'enseignement, avec de longues séances d'examens oraux, ainsi que la direction de nombreux mémoires de licence et de thèses de doctorat. Un cours lui tient particulièrement à cœur, le cours de littérature wallonne, qui se fait tous les deux ans et qui recueille un succès tout particulier auprès des étudiants de la Faculté.

Il a publié un manuel qui rend compte des acquis de la linguistique romane (*Introduction aux études de linguistique romane*, en 1966), puis un *Guide bibliographique de linguistique romane* (avec J. Germain, en 1978) et une *Bibliographie sélective de linguistique romane et française* (avec J. Germain, J. Klein, P. Swiggers, 1991).

En 1968, il est élu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises, au siège de Joseph Calozet. Il est un membre très actif de l'Association littéraire wallonne de Charleroi. Les Rêlis namurwès l'ont choisi comme président d'honneur. Il devient membre du Conseil international de la langue française (à Paris), où il remplace Maurice Grevisse, et du Conseil des langues régionales endogènes de la Communauté française de Belgique. On le demande à l'étranger dans plusieurs jurys, ainsi que dans divers organismes scientifiques ; il est invité à faire des cours à Abidjan, à Bujumbura, à Montréal et à Trèves.

À son retour en Belgique, la famille Bal s'installe à Archennes, à proximité de Louvain, mais pour quelques années seulement. En 1973, son père décède et cette mort l'affecte d'autant plus qu'il a eu longtemps le bonheur de jouir de l'affection paternelle.

En 1979, W. Bal revient s'installer à Jamioulx, quelques années avant son accession à l'éméritat, qui a lieu en septembre 1984.

Il a retrouvé sa maison avec bonheur, car il est resté l'enfant du village de Jamioulx, plus exactement l'enfant du hameau

d'Ôdrimont. Wallon « wallonnant » et « tiers-mondialiste », selon ses propres termes, il aime expliquer que cette paysannerie dont il est, lui le fils de *Rosa du grand Françwès* et de Jules, *èl gârçon Zirè*, lui a fait découvrir bien des vérités en Afrique. Devenu linguiste, il ne cesse de se poser cette question, pour lui angoissante : ai-je le droit de me limiter à observer, à décrire, à former des hypothèses explicatives, à faire œuvre de science pure, en face de situations toujours plus graves de sous-développement ?

Il est fier de son wallon et il se permet de l'utiliser dans des circonstances exceptionnelles de la vie universitaire : ainsi, présidant le jury du doctorat de Jean-Jacques Gaziaux, le 31 mars 1982, il a rédigé son intervention en wallon.

Wallon wallonnant, mais aussi francophone militant. Non pas pour défendre un français de puristes – il a publié avec ses collègues belges du Conseil international de la langue française un inventaire des belgicisms lexicaux –, mais avant tout pour que le monde de la francophonie devienne un monde de solidarités. « Solidarité par le français pour le développement », tel est le crédo de W. Bal.

Il s'en est allé après une vie bien remplie, qui l'a conduit aux quatre coins du monde et aux quatre coins de la philologie romane, à partir du wallon et de l'étude du français, vers le portugais et les autres langues romanes, puis vers les contacts avec les langues africaines et vers les créoles.

Il est décédé paisible et serein, entouré par ses proches et ses amis dans la maison qui l'a vu naître, dans le hameau d'Ôdrimont auquel il était si attaché. Son inhumation s'est faite comme il l'avait demandé dans une espèce de testament littéraire :

*Quand m'n-eûre s'ra là,  
djè n' vou pont d' briques ni d' môrtî,  
pont d' muretia, pont d' bêton, pont d' pîre.  
Rin qu' dèl tère,  
èl tère toute nûwe, toute crûwe,  
èl tère fonde come èl monde.  
Dèl vré tère d'à nous-autes,  
dè l'ârziye et dès agauches.*

[Quand mon heure sera là,/ je ne veux pas de briques ni de mortier,/ pas de muret, pas de béton, pas de pierre./ Rien que de la terre,/ la terre toute nue, toute crue,/ la terre profonde comme le monde./ De la vraie terre à nous,/ de l'argile et des déchets de schiste. (*Mougnêû d'rukes*, dans *Œuvres poétiques*, p. 159.)]<sup>(5)</sup>

Jean-Marie PIERRET

(5) Le présent texte applique les rectifications orthographiques de 1990, approuvées par l'Académie française.